

GLORIA FILMS PRODUCTION PRÉSENTE UN FILM DISTRIBUÉ PAR SOPHIE DULAC DISTRIBUTION



SÉLECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
FESTIVAL DE CANNES

MON TISSU PRÉFÉRÉ

UN FILM DE GAYA JIJI

SORTIE ÉTÉ 2018

GLORIA FILMS PRODUCTION KATUH-studio dublinfilms Uman Film EDF arte EUROPEAN FILM INSTITUTE (E.F.I.) INSTITUT FRANÇAIS FFA** ALCA [IMPACT] ANGOA KERLING HONEY INNOVATION DUBAI FILM MARKET KEPPEN BRIDGE

SOPHIE DULAC
distribution

URBAN
DISTRIBUTION INTL

SCHORTCUT
FILMS

Design graphique: *Renald*

SYNOPSIS

Damas, mars 2011. La révolution commence à gronder. Nahla est une jeune femme de 25 ans, tiraillée entre son désir de liberté et l'espoir de quitter le pays grâce au mariage arrangé avec Samir, un Syrien expatrié aux États-Unis. Mais Samir lui préfère sa jeune sœur Myriam, plus docile. Nahla se rapproche alors de sa nouvelle voisine, Madame Jiji, qui vient d'arriver dans l'immeuble pour ouvrir une maison close.



ENTRETIEN AVEC GAYA JIJI

Pourquoi ce titre *Mon tissu préféré* ?

Parce que c'est un film sensoriel. Le tissu touche le corps. Mon tissu préféré, c'est le désir pour Nahla, l'héroïne, que son corps soit touché par une étoffe particulière, un désir qui est un choix. Son choix. Mon histoire, c'est le rapport de cette fille avec son corps. Tout part de là. C'est comme une affirmation. Une façon pour elle de se dire à elle-même et aux autres : « Ce contact-là, c'est vraiment ce que je veux ! »

Est-ce une approche spécifiquement orientale et féministe de la sensualité ?

En tant que femme-cinéaste du Moyen-Orient, la question du féminin est une question clé et évidemment intime. *Mon tissu préféré* est en cela un film très personnel. Nahla, c'est moi !

Où en est-on en Syrie, à Damas, au moment où se déroule votre film ?

Quand j'ai entrepris l'écriture du film à Damas, fin 2010 et en 2011, la guerre civile débutait. Ecrire était devenu la seule échappatoire à l'angoisse générale qui montait et qu'on ressentait tous. J'ai assisté à tout le début des révoltes. Il était évidemment impossible de se passer de ce contexte, de le taire. Et inconsciemment la violence de la guerre, de l'oppression, des révoltes, me renvoyait à une violence intérieure, celle que j'ai choisi de coucher sur le papier. Ce film est devenu mon interprétation très personnelle de ce début de conflit terrible. Il ne s'agit pas de vision documentaire, mais bien de mon interprétation, mon reflet de cette situation que l'on voit, par exemple, à travers le personnage du militaire. L'histoire personnelle et l'histoire politique ne pouvaient être séparées. Il fallait montrer que la vie continue, mais à quel prix ?

Comment est née l'histoire de ce film ?

J'ai commencé à réfléchir à ce sujet, en m'inspirant de mon expérience personnelle et de celles de mes copines.

Y avait-il un point commun entre ces expériences ?

Oui. Celui de la recherche d'identité, et je n'évoque pas uniquement l'identité sexuelle. On vivait dans une société qui opprimait nos désirs, tous nos désirs. Vivre dans un pays comme la Syrie d'alors, c'était difficile pour les femmes. Il y a d'abord la perception, ou plutôt la non perception de notre sexualité, l'obsession de la virginité féminine, on ne peut pas avoir un rapport sexuel avant le mariage, etc. Ce sont des choses que j'ai vécues et qui sont au cœur du film. J'y développe mon rapport avec ma sexualité. Comment j'ai découvert la question de la chair. Que signifie avoir une relation avec un homme ? Avoir du plaisir ? Mais, de façon plus étendue et avant toute chose, c'est l'affirmation de la place qu'on nous donne, et par conséquent qui suis-je, dans une société où je suis privée de tout. Je n'ai pas la liberté d'expression. Je n'ai pas la liberté physique de faire tout ce que je souhaiterais. Je n'ai même pas le droit de rêver, parce que le rêve optimal d'une femme au Moyen-Orient, c'est se marier et avoir des enfants.

Quels étaient ces rêves interdits ou impossibles qui ont abouti à *Mon tissu préféré* ?

Moi, je rêvais de faire du cinéma, ce qui est très compliqué en Syrie. Je ressentais que je n'avais même pas le droit d'avoir ces grands rêves et encore moins de les exprimer, de proclamer ce que j'ai envie de dire. Même au niveau politique, on n'a pas le droit d'émettre des avis. Et moi je m'intéresse beaucoup à la politique ! De même en ce qui concerne la religion. On ne peut pas dire grand-chose. Moi, j'ai vécu ça de façon très dure au sein de ma propre famille, avec ma mère, surtout avec ma mère. C'est ce que je restitue dans le film, ce rapport exigeant, paradoxalement tendre aussi, donc complexe. C'est un rapport de haine et d'amour.

Cette autocensure est-elle à l'origine de l'état de révolte intérieure de Nahla (qui prend d'ailleurs des représentations surprenantes) et de sa recherche d'apaisement (qui passe par le contact sensoriel avec le tissu) ?

Ce type de société restrictive pousse à se poser des questions : qui suis-je ? Qu'est-ce que je possède ? Et on se rend compte qu'on ne possède rien. On n'a rien et à partir de cette prise de conscience, on est poussées, comme Nahla, à tout expérimenter parce qu'on n'a rien à perdre en fait et qu'il faut être vivant ! Aller jusqu'au bout !

Nahla a du tempérament. Est-elle insatisfaite ?

Elle a un travail un peu médiocre. C'est compliqué avec sa famille, le rapport entre ces femmes. Le père est mort. C'est un huis clos très féminin. Et elle est « présentée » à un mari. Elle se dit : « Bon, peut-être que ça va être une échappatoire ». Mais elle sait intérieurement que ça n'a aucun sens, que ce n'est pas en se mariant et de façon « arrangée » qui plus est, qu'elle trouvera la liberté. Donc elle cherche une autre voie. Elle se dit encore une fois qu'elle n'a rien à perdre et qu'elle doit aller jusqu'au bout de ses folies, faire face à elle-même, à ses démons, à ce qui lui fait peur. L'héroïne cherche sa place au sein de sa famille, et par extension de son pays. C'est une femme qui veut la liberté et encore plus, elle veut le pouvoir ! Et ça passe évidemment par faire l'amour pour la première fois, sans qu'il n'y ait aucun enjeu romantique, d'ailleurs il y a même un certain malaise lors de cette scène. En cela cette jeune fille est aussi manipulatrice, mais elle y est obligée.

Pourquoi avez-vous choisi que votre histoire se déroule au cœur d'un gynécée ?

Moi je viens d'un milieu où les femmes ont beaucoup d'autorité. Elles ont une forte présence. C'est d'ailleurs la schizophrénie de la société orientale : dans la famille, les femmes ont beaucoup d'autorité, elles sont décision-

naires, et en même temps, elles sont privées de beaucoup de choses, dont la liberté sexuelle. Donc moi j'étais toujours entourée de femmes fortes. Les hommes étaient là mais en bordure, de façon périphérique. Tout tournait autour des décisions des femmes. Dans le film, chaque personnage de cette famille défend quelque chose. La mère défend la tradition. La petite sœur est la révolutionnaire de la maison, c'est un garçon manqué qui s'exprime, qui articule un discours très déterminé, là où l'héroïne, Nahla, se cherche plus intimement. Finalement tous ces êtres sont représentatifs de la société syrienne d'alors, victimes plus ou moins rebelles du régime totalitaire mais aussi d'une structure familiale étouffante. Chacun est persuadé de faire le bonheur de l'autre. Les trois personnages masculins du film ne font que graviter autour de ces désirs féminins, de cette autorité.

Il y a également Madame Jiji, le personnage de la voisine du dessus, qui est elle aussi empreinte d'une certaine autorité, mais libre. Pourquoi ce personnage ?

J'ai choisi un personnage complètement à l'opposé de la mère. C'est une femme qui gère un endroit où tout est permis, tout est possible. Et j'ai voulu que ce soit une voisine, pour créer un lien entre deux mondes, un monde en-dessous et un monde au-dessus. Et, lorsque Nahla monte chez Jiji, elle franchit une étape par rapport à ce qu'elle est, son être, sa sexualité, cela agit comme une frontière qu'elle veut passer grâce à ces marches, cet escalier. Quand elle monte, c'est un franchissement psychologique. Elle se dit : « Voici le moment où ma vraie et profonde personnalité, dont je ne sais encore rien, va s'exprimer. Je pars à l'aventure et à la découverte de moi-même... » Elle tente de se libérer de sa famille, de son pays, de ses angoisses, pour renaître autrement à elle-même.

Face à Madame Jiji, symbole d'affranchissement, vous avez imaginé le personnage du prétendant. En quoi est-il important ?

Lui c'est un personnage que je connais très très bien ! C'est un personnage issu, là encore, de ma réalité. J'ai connu cette situation, je l'ai vécue pas mal de fois !!! Je me suis retrouvée ainsi devant un prétendant, un Syrien vivant en Amérique, venu chercher une « bonne » épouse dans son pays d'origine. À chaque fois, je suis étonnée que ces hommes-là, qui sont partis à un âge très jeune vivre dans des pays plus libres, aux mœurs plus ouvertes, sont en réalité restés très fermés, confinés dans leur milieu. Et, même si les mœurs ont un peu changé en Syrie et même évolué depuis qu'ils se sont expatriés, ils sont toujours persuadés que nous vivons toutes comme il y a vingt ans.

Voulez-vous montrer que ce personnage de prétendant lui non plus n'est pas libre ?

Oui ! Ces hommes sont prisonniers de la tradition, ils viennent chercher en Syrie une épouse qu'ils imaginent vierge et docile, car ils ne veulent pas d'une femme émancipée. Dans le film, cet homme pourtant jeune est un personnage opprimé sans le savoir, il s'inscrit dans le passé, il est lui aussi une victime. Je veux dire aussi que les hommes au Moyen-Orient sont victimes de ce qu'ils

croient devoir être leur virilité, de l'image que notre société leur renvoie, leur impose. Ils ne sont pas plus libres que les femmes. Le prétendant de mon film, avec son esprit plein de principes archaïques, et alors qu'il est jeune, développe une fascination pour Nahla. Elle ne correspond pas du tout à ce qu'il attendait. En même temps, elle lui fait peur. Il est surpris et tenté par sa façon d'être, au point d'entrer dans son monde, même si ce n'est que temporaire, car il n'a pas le même courage qu'elle. Je trouve en cela que les femmes sont beaucoup plus courageuses que les hommes.



Plus qu'un film de femmes, Mon tissu préféré ne serait-il pas plutôt un film au féminin ?

Oui, dans le sens où c'est un film qui ne peut exister sans les hommes. C'est très important. Ensuite, c'est peut-être une vision féminine des choses, dans la façon dont le rapport de ces femmes avec leurs corps est montré. Le ressenti, encore une fois, le rapport de Nahla à sa peau, comment elle la teste avec le tissu, puis avec un homme, mais aussi avec le rejet de cet homme, dont elle sait ne pas être amoureuse, et qui finalement ne la choisit pas. Et puis, il y a enfin ce rapport de femmes entre elles, empreint de rivalités, d'amour profond, et d'un peu de haine. Je pense qu'une femme décrira ce paradoxe et cette violence-là sans filtre, sans s'embarrasser, en y allant directement.

Parlez-nous de votre choix de confier le rôle de Nahla à Manal Issa, actrice franco-libanaise et non syrienne ?

C'était très difficile de trouver une actrice moyenne-orientale pour ce rôle, parce qu'il y avait notamment de la nudité. Dès le stade

de l'écriture je me suis demandé : mais quelle actrice du Moyen-Orient va accepter ça ? Et par ailleurs, le film ne peut pas exister sans ça, il n'aurait aucun sens. Par la suite, toutes mes tentatives de casting avec des actrices syriennes ont échoué. Aucune ne voulait incarner ces scènes sensuelles. Or, il se trouve que je vis en France et que j'ai rencontré Manal Issa. Je l'avais vue dans *Peur de rien* de Danielle Arbid et *Nocturama* de Bertrand Bonello, deux films où elle était aussi naturelle que vivante. C'est une vraie actrice ! Elle fait son boulot de comédienne. Elle est prête à aller jusqu'au bout. Manal assume son métier. Elle possède cette vraie intelligence de jeu, elle était prête, et pas seulement pour la question de la nudité.

Quels ont été vos partis pris de réalisatrice ?

Mon choix c'était de filmer le huis clos entre des femmes enfermées. La caméra devient la voix intérieure de Nahla. Quand elle est dans l'appartement d'en bas, celui de sa famille, les plans sont fixes car les personnages sont coincés. Dès qu'on monte chez Jiji, la caméra devient plus libre. Il y a plus de mouvement. Cela traduit évidemment l'état intérieur de l'héroïne quand elle commence à se libérer, et même à se développer.

Et le traitement des couleurs ?

Pour les couleurs, l'appartement familial est composé par des couleurs volontairement ternies comme cette vie de famille fade, en attente. Chez Madame Jiji, les couleurs deviennent plus variées, plus joyeuses, plus fortes.

Le traitement du son est également très particulier, comme celui du frottement du tissu qui donne la sensation qu'on le touche.

Le son c'était, dès l'écriture du scénario, un personnage à part entière. Il fallait que j'offre l'illusion au spectateur effectivement de ressentir des sens qui ne sont pas cinématographiques, comme le toucher ou l'odorat. Ici, le toucher du tissu caressé. Le son était idéal pour ça. De même que l'utilisation du silence pour retranscrire la difficulté de vivre dans l'appartement familial où les personnages ne s'expriment pas. Après il y a eu un grand travail sur les ambiances.

L'ambiance extérieure du conflit qui commence à gronder ?

Tout le contexte extérieur de la guerre, à l'exception de la fin, se raconte par la bande sonore. On ne voit pas grand-chose de ce qui se passe dehors. Le son le raconte.

La Syrie vous manque ?

Terriblement. C'est comme mon héroïne quand on lui dit : « t'as jamais aimé ce pays-là ! », elle pense effectivement à le quitter. C'est ce que j'ai fait, parce qu'une partie de moi a toujours détesté cet endroit. J'ai toujours su que ma vie serait dans un pays où l'on peut voir plus grand pour les femmes, mais je savais aussi que je pouvais y retourner quand je le souhaitais. Désormais, c'est impossible. Je ne peux plus retourner en Syrie, je ne peux plus revoir les lieux de mon enfance, et, comme je suis quelqu'un de très nostalgique, ma mémoire, mes souvenirs syriens me font mal, car la guerre civile a en quelque sorte ravagé mon passé. Et ça c'est une sensation très troublante.

GAYA JIJI



Photo © Olivier Julien

Gaya Jiji est une cinéaste syrienne basée à Paris depuis 2012. Elle a réalisé plusieurs courts métrages, dont «Matin, midi, soir... et matin» (19', 2011), sélectionné dans de nombreux festivals à travers le monde. Lors du Festival de Cannes 2016, elle reçoit le Prix Jeunes Talents *Women in Motion*, dans le cadre de ce programme lancé par Kering. *Mon Tissu Préféré* est son premier long métrage. Sélectionné à Un Certain regard, le film concourt pour la Caméra d'Or cette année.



MANAL ISSA (NAHLA)

Manal Issa est une comédienne franco-libanaise trilingue français, anglais, arabe. Née en France, elle part à l'âge de trois ans vivre au Liban. Après la guerre de 2006, elle revient en France et suit des études d'ingénieur industriel à l'Istia à Angers où elle est repérée par la réalisatrice Danielle Arbid pour interpréter le rôle principal de son film *Peur de rien* avec Vincent Lacoste, Paul Hamy et Dominique Blanc. Elle obtient, avec ce film, le prix d'interprétation féminine au Festival des Arcs ainsi qu'un Angela Award au Subtitle Spotlight European Film Festival et sera pré-sélectionnée aux César 2017 dans la catégorie jeune espoir féminin.

Quelques mois après, Bertrand Bonello fait appel à elle pour son film *Nocturama* avec Finnegan Oldfield, Vincent Rottiers et Adèle Haenel. Le film est présenté dans de nombreux festivals dont Toronto et San Sebastián. Manal Issa se partage entre Paris et le Liban et enchaîne les tournages : en 2017 on la retrouve dans le film de Nadim Tabet *One of these days* puis en 2018 elle sera à l'affiche de pas moins de cinq films : *The Bra* de Veit Helmer, *Ulysse et Mona* de Sébastien Betbeder, *Deux Fils* de Félix Moati, *Une Jeunesse Dorée* d'Eva Ionesco, et enfin *Mon Tissu Préféré* de Gaya Jiji sélection officielle Un Certain Regard au festival de Cannes 2018.

ULA TABARI (MADAME JIJI)

Ula Tabari est une actrice, réalisatrice et coach de dialogues palestinienne née à Nazareth, qui vit aujourd'hui à Paris.

Après une formation en théâtre et beaux arts, elle se tourne vers le cinéma. D'abord assistante d'Elia Suleiman, elle devient ensuite directrice du casting et comédienne principale de deux de ses films *Le rêve arabe* et *Chronique d'une disparition*.

En 2001, en parallèle de sa carrière d'actrice, elle s'engage dans la réalisation. Elle tourne notamment deux longs métrages documentaires, *Enquête personnelle* (2002) et *Jinga 48* (2009), prix du jury et de la meilleure écriture au 14^e Festival arabe de la radio et de la télévision de Tunis, et un court métrage, *Diaspora*, lauréat du concours de scénario de la Fondation Evens en 2004 et retenu en sélection officielle au Festival de Venise en 2005.

Quadrilingue arabe, anglais, français et hébreu, elle intervient sur de nombreux longs métrages en tant que coach pour des comédiens comme Edgar Ramirez, Juliette Binoche, Saïd Amadis, Sasson Gabai, Ulrich Tukur et Baya Belal. En 2011, sur le film de Sylvain Estibal *Le cochon de Gaza* qui remporte l'année suivante le César du meilleur premier film, elle supervise également le scénario et co-dirige le casting. En 2017, elle travaille sur le film de Sameh Zoabi, *Tel Aviv on Fire*, où elle coach Lubna Azabal et tient le rôle de Sara. Un rôle qui vient s'ajouter à ceux tenus entre autres dans les films *Munich* de Steven Spielberg en 2005, *Héritage* de Hiam Abbass en 2012 et *La belle promise (Villa Touma)* de Suha Arraf en 2013. En 2017, elle joue Madame Jiji dans *Mon tissu préféré*, présenté au Festival de Cannes 2018 dans la section Un certain regard.

LISTE ARTISTIQUE

| | |
|------------------|-------------------|
| Manal Issa | Nahla |
| Ula Tabari | Madame Jiji |
| Souraya Baghdadi | Salwa |
| Mariah Tannoury | Myriam |
| Nathalie Issa | Line |
| Saad Lostan | Samir |
| Wissam Fares | Salem |
| Amani Ibrahim | Shirin |
| Metin Akdülger | L'homme des rêves |

LISTE TECHNIQUE

| | |
|--|---|
| Réalisation, Scénario | Gaya Jiji |
| Avec la collaboration de | Eiji Yamazaki |
| Musique Originale | Peer Kleinschmidt |
| Image | Antoine Héberlé |
| Son | Murat Şenürkmez |
| Décors | Nadide Argun |
| Costumes | Tuba Ataç |
| Maquillage | Janina Kuhlmann |
| Montage | Jeanne Oberson |
| Mixage | Jocelyn Robert |
| Direction de production | Diane Thin, Asli Erdem |
| 1 ^{ère} assistante réalisation | Burcu Bilgiç |
| Scripte | Sandrine Cayron |
| Production | Laurent Lavolé - Gloria Films |
| Coproduction | Vanessa Ciszewski - Katuh Studio / David Hurst - Dublin Films |
| Eiji Yamazaki - Les Films de la Capitaine / Nadir Öperli - Liman Film / ZDF/Das kleine Fernsehspiel | |
| En collaboration avec ARTE avec le soutien de Eurimages, Centre national du cinéma et de l'image animée, Institut Français, Filmförderungsanstalt / German Federal Film Board, Région Nouvelle Aquitaine / ALCA, Fonds IMPACT, ANGOA, Women in Motion - Kering; Atelier Cinéfondation, Dubai Film Connection - DIFF 2015, Bourse de développement de scénario du Festival d'Amiens, Meeting on the bridge - Istanbul Film Festival, Fabrique Cinéma de l'Institut français 2014, Lab Méditalents 2 | |

PROJECTION CANNOISE

VENDREDI 11 MAI

16h45 - Salle Debussy

Durée : 1h35

Nationalités : France, Allemagne, Turquie



SOPHIE DULAC
distribution

www.sddistribution.fr

PRESSE

Rendez-Vous
Viviana Andriani & Aurélie Dard
+33 1 42 66 36 35 / +33 6 80 16 81 39
viviana@rv-press.com
aurelie@rv-press.com

VENTES INTERNATIONALES

Urban Distribution Intl
Paris - Los Angeles
14, rue du 18 août
93100 Montreuil FRANCE
+33 1 48 70 46 56
sales@urbangroup.biz
www.urbandistrib.com
À Cannes: Riviera LZ

DISTRIBUTION FRANCE

Sophie Dulac Distribution
Michel Zana
+33 1 44 43 46 00 / +33 6 10 81 18 48
mzana@sddistribution.fr
60, rue Pierre Charron
75008 Paris

PROMOTION

Vincent Marti
+33 1 44 43 46 03 / +33 6 62 02 77 36
vmarti@sddistribution.fr
Margot Aufranc
+33 1 75 44 65 18 / +33 6 21 01 61 38
maufranc@sddistribution.fr

PROGRAMMATION

PARIS : Arnaud Tignon
+33 1 44 43 46 04 / +33 6 24 23 83 66
atignon@sddistribution.fr
PROVINCE : Nina Kawakami
+33 1 44 43 46 05 / +33 6 84 44 30 88
nkawakami@sddistribution.fr